

LES FACETIES D'HO LUI

UN ARTISTE LIBRE, ENTRE RUPTURE ET CONTINUITÉ

L'Art urbain ou «*Street art*» est un mouvement artistique contemporain éphémère, puisque par provocation, il nie le support lui-même des œuvres, réalisées dans la rue, destinées à être vues par un très large public.

Ho Lui, artiste chinois installé à Antibes depuis vingt-cinq ans, taille un espace d'art à son échelle dans la vieille ville. Dans le dédale des ruelles, il joue à cacher traces sculptées et signes dessinés. Sa démarche artistique interpelle le promeneur curieux (qu'il distingue de l'amateur de cartes postales). Paradoxalement, au lieu de provoquer, comme un artiste du Street Art, Ho Lui se fait discret, perceptible aux seuls initiés.

Telle une hirondelle annonçant les beaux jours, il maçonne la ville de ses «holuiettes», terme dont il revendique avec fierté la paternité! Premier nom commun issu d'un nom propre, d'origine chinoise, utilisé dans les guides de langue française.

Avant, il sculptait la terre en ajoutant ou en prélevant de la matière. Maintenant, il tord le plâtre, comme on mâcherait de la pâte à chewing-gum ! La pâte pétrie a la douceur d'une guimauve. Il l'étire avec son calame, l'écrase, l'allonge, la transforme en drapés classiques qu'il pose dans l'anfractuosité d'une paroi. Une fois la sculpture collée sur le mur, la fissure se voit différemment. La paroi est devenue le fond et participe à agrandir la sculpture. Ce n'est pas



seulement un socle. On ne voit pas de frontière entre le plâtre sculpté et le mur fendu. C'est devenu une surface hybride renouant avec l'Art rupestre.

Le mur rugueux est devenu fluide; il a la souplesse de la peau dont le plissé sculpté épouse la forme. Il s'anime d'esprits «bienveillants» (jolie formule au pays des seniors!)...

Les ruelles d'Antibes deviennent la Grande Galerie d'un Louvre mythique. L'artiste a quitté l'«Art Fair» trop cher, sa vitrine commerciale, il y a deux ans. Mais il reste à Antibes. Son rayon d'activité est d'un kilomètre autour de sa maman âgée.

Un ermitage en plein cœur de la ville, selon le proverbe chinois.

«Depuis que j'ai rempli l'atelier de la rue James Close, je ne peux plus travailler dedans. Alors, je travaille sur les murs. Si tous les murs sont saturés, je vais remplir la ville. Peut-être alors je devrai trouver ailleurs, dans l'arrière-pays, un endroit».

Comme par une espèce d'infiltration, l'atelier, en expansion, attire les clients les plus motivés. Un chat n'y retrouverait pas ses petits... mais ceux d'Ho Lui, surveillent les centaines de petites sculptures qui, à l'intérieur, sont à vendre.

Faute de place, après la sculpture, il se consacre au dessin : technique du crayon couché, donnant à voir en même temps, la surface interne et externe, d'être mouvants.



Les soirs d'été, il gagne sa vie dans la rue ! L'artiste veut que les gens le regardent... Puisque les gens ne viennent pas vers lui, alors Ho Lui va à leur rencontre. Il a taillé ses grands ciseaux dans un morceau de bois de charpente de la guillotine qu'il a achetée aux Puces de Clignancourt (quand il était étudiant aux Beaux-arts de Paris). Sur la lame est gravé : « Commune de Paris 1871 ». Ce ne sont pas les ciseaux de Dame Censure ! HO LUI découpe les têtes des gens, en ombres chinoises, pour vivre. Il portera, cet été, une grosse tête en papier mâché à son image. A la même échelle que les ciseaux. Comme ça, les ciseaux ne seront plus tout seuls et les gens se souviendront de lui ! Ho Lui m'explique l'origine inattendue du mot « Silhouette » : « Etienne de Silhouette, contrôleur général des finances de Louis XV échoua dans sa tentative de réforme fiscale et fut l'objet de moqueries de la part de ses détracteurs. Silhouette devint synonyme de dessins réduits à quelques traits (après les mesures fiscales à l'encontre des privilégiés) » Ho Lui m'apprend l'histoire de France... et l'étymologie de la langue française.

Maintenant il commence à écrire le titre de ses œuvres éphémères. Quand c'est signé, ça veut dire que c'est un chef-d'œuvre !

Il marque les chiffres : 1 Million !

« Le message dit que notre époque est une époque de chiffres, pas d'images. Les gens regardent ça »

Il marque le prix du dessin en bas. Peut-être qu'un jour, il le notera en plein milieu du front. « Ca, c'est un produit qui va plaire au marché de l'art ! D'abord les gens voient les chiffres, peu importe l'œuvre, ils ne peuvent la décrire ! »

Derrière le port, face à la mer, il a tracé un message adressé aux flots, le reflet d'un visage sur le socle de la Ville, au pied des remparts de l'Antipolis, la Ville d'En Face. Il a ombré discrètement les traits à peine visibles de près. Plus on s'éloigne, plus on distingue l'image, tel le « positif » révélé sur l'écran noir du mur, la figure effacée, démontée des lettres blanches de Jaume Plensa ⁽¹⁾, un génie bienveillant qui surveille la Ville endormie.

Béatrice CAHORS

⁽¹⁾ En 2007, Antibes avait accueilli Jaume Plensa dans le cadre d'une exposition temporaire organisée par le musée Picasso. La ville a acquis en 2010 la sculpture monumentale « Le Nomade » en acier inoxydable peint en blanc, de 8 mètres de hauteur, installée sur la terrasse du bastion Saint-Jaume telle une figure de proue. Le visiteur peut entrer facilement dans cette sculpture creuse d'un géant formé de lettres blanches en acier soudées les unes aux autres. Elle représente un humain assis, une jambe repliée et le visage tourné vers la mer. Son visage est ouvert avec deux hypothèses possibles : soit les lettres n'ont pas pu se développer ou sont en cours de développement soit elles ont subi une désintégration. Jaume Plensa ne délivre aucune réponse définitive... (cf. Wikipédia)

Voir article de Véra Ainson, « Le nomade de Jaume Plensa, installé dans le port d'Antibes ». p. 81. LA CRITIQUE PARISIENNE, N° 63 / 2e trimestre 2010.